

Françoise Bresch

Pour introduire *O Solitude* de Catherine Millot¹

Voici encore, en cette matière, ce que je veux te faire connaître. Les atomes descendent bien en droite ligne dans le vide, entraînés par leur pesanteur ; mais il leur arrive, on ne saurait dire où ni quand, de s'écarter un peu de la verticale, si peu qu'à peine peut-on parler de déclinaison.

Sans cet écart, tous, comme des gouttes de pluie, ne cesseraient de tomber à travers le vide immense ; il n'y aurait point lieu à rencontres, à chocs, et jamais la nature n'eût rien pu créer.

Lucrèce, *De la nature*, livre 2

Affaire de lignes, de vide, de pesanteur, d'horreur peut-être aux diverses mesures du temps et à leur effet sur nos perceptions.

Une fable d'Esopé raconte l'histoire d'un homme « assis sur le rivage d'une mer houleuse et qui essayait de compter les vagues ; en les comptant il s'embrouillait, s'énervait ; survint un renard qui lui dit : “Pourquoi t'attrister à cause des vagues qui sont passées ? Recommence à compter à partir de maintenant...”² »

Plus simplement j'aborde votre livre par le monde DES FRONTIÈRES. L'horizon en est une... Il en est d'autres, au-delà desquelles, surviennent les maelströms de la perte ou de la disparition... et leur échantillonnage de peurs et de terreurs. Frontières encore, les voies d'accès aux divers angles de vie de la solitude; depuis l'angoisse de disparaître jusqu'à l'état de quiétude dont parle l'Abbé Brémond, ou de sauvagerie. Chez les mystiques : « Loin de s'exclure, quiétude et sauvagerie peuvent se confondre. On dirait presque à les entendre que Dieu est l'autre nom de la pulsion³. »

¹ Réunion Librairie de l'EpSF du 10 mai 2012 à Paris autour du livre de Catherine Millot, *O Solitude*, Paris, Gallimard, 2011.

² In Françoise Chandernagor, *Les Dames de Rome*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 104.

³ Catherine Millot, *O Solitude*, *op. cit.*, p. 125.

Je vous cite : « Si le sommeil idéal suppose un oubli parfait de soi, peut-être en est-il de même d'une présence au monde qui réaliserait un état de veille absolu. Elle aussi serait sans reste, sans mémoire, et peut-être sans désir, une pure vision sans regard, baignée d'une lumière étale. Telle est, peut-être, l'aspiration la plus profonde de ceux qui aiment la solitude⁴. »

Encore, parmi les frontières, la nostalgie de l'avant-monde ; l'avant-moi de Freud repris autrement par Lacan, qui : « n'hésite pas à poser l'existence d'un extérieur d'avant toute intériorisation, un dehors sans dedans, où le sujet est encore tout confondu tant avec l'Autre qu'avec ses objets. [...] Lacan dit : “ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque, comme on l'exprime improprement, c'est de soi-même.”⁵ »

Le moment que vous avez vécu un matin à l'aube, en Toscane, comme quelque chose de mythique, côtoie le commentaire que vous faites à propos de William Henry Hudson, naturaliste et romancier anglais d'origine américaine qui, découvrant le désert de Patagonie « y fit l'expérience de ce à quoi Barthes aspirait tant : le silence intérieur qui naît de la mise au repos de la machine langagière. La solitude rejoint alors la vastitude⁶ ».

Et sans doute la puissance magnétique du désert patagonien venait-elle de ce qu'il donnait à voir le monde tel qu'il était avant qu'un regard d'homme ne s'y pose, un monde vierge d'humanité, aussi immuable que si l'homme n'avait jamais existé⁷.

C'est à cet endroit, en place de contrepoint, que je tiens à lire un passage de l'introduction de Cesare Pavese à ses *Dialogues avec Leuco* :

S'il eut été possible, on se fût volontiers passé de tant de mythologie. Mais nous sommes convaincus que le mythe est un langage, un mode d'expression [...] Nous sommes convaincus qu'une grande révélation ne peut sortir qu'en insistant obstinément sur une même difficulté. Nous savons que le moyen le plus sûr — et le plus rapide — de nous étonner est de fixer toujours sur le même objet un regard imperturbable. Un beau moment cet objet nous semblera — par miracle — n'avoir encore été jamais vu⁸.

Puis vous nous parlez de la peinture de Caspar David Friedrich ; notamment du tableau *Moine au bord de la mer* :

⁴ *Ibidem*, p. 158.

⁵ *Ibidem*, p. 156.

⁶ *Ibidem*, p. 112.

⁷ *Ibidem*, p. 120.

⁸ Cesare Pavese, *Dialogues avec Leuco*, Paris, Gallimard, 1964, pp. 7-8.

Il n'est composé que d'horizontales qui délimitent trois plans superposés de couleurs sombres — terre, mer et ciel — sans qu'aucune ligne de perspective, ni verticale ni diagonale, ne suggère la profondeur. Seules les teintes obscures, à peine différenciées, donnent la sensation de la nuit sans bornes⁹.

Donc affaires de frontières, de lignes, d'états d'être et de NATURE. Le ciel... qui n'est pas silencieux : les oiseaux (W.H. Hudson) ; la terre, habitée ou vierge du regard d'hommes ; l'eau, les poissons :

Qu'en est-il du sommeil du requin, prédateur en chef ? J'imagine qu'il dort du sommeil le plus confiant, du sommeil du plus fort, de celui qui peut se payer le luxe de confondre l'onde avec l'avant-monde. Le sentiment océanique du requin doit être incomparable¹⁰.

Mais point de solitude sans GOÛT. Le goût tel que vous l'énoncez est un terme « embrayeur ». Au sens que lui donne Siri Hustved dans *Plaidoyer pour Eros* à propos du terme « yonder¹¹ ». C'est cet indispensable embrayeur (le goût) qui permet le mouvement des choses, qu'elles se prennent ou se déprennent. Vous le dites : point de solitude sans goût ; le goût de la solitude « ressemble par certains côtés au désir de dormir... ». Vous parlez du goût de l'infini, du goût à la vie. Et du goût profond d'un corps :

l'assentiment sans limites à son essence particulière, par lequel il devient unique et concentre en lui la splendeur de l'être... j'avais appris le miracle que pouvait être la rencontre d'un corps. L'émotion que l'un d'eux suscitait, de manière toujours imprévisible, était le signe qui ne trompait pas. Je savais alors que quelque chose allait naître qui s'appelle l'amour. Je disposais désormais d'un repère, d'un cap, et quoi qu'il puisse m'en coûter, je savais que rien au monde n'a plus de prix¹².

Et, à propos de l'adolescence :

Il ne sait pas encore, le pauvre, qu'il entrera lui aussi dans l'âge de la déraison qui est l'âge adulte, quand il aura rencontré l'autre sexe pour de bon. Ou bien tout simplement l'amour, ou encore la mort réelle comme Hudson. Le sol lui manquera et il lui faudra le recréer à nouveaux frais,

⁹ Catherine Millot, *O Solitude*, *op. cit.*, p. 37.

¹⁰ *Ibidem*, p. 153.

¹¹ Siri Hustvedt, *Plaidoyer pour Eros*, Arles, Actes Sud, 2009, p. 9. Siri Hustvedt relate un dialogue avec son père à propos de la manière de percevoir la traduction, et donc le sens du mot : *yonder*. Son père, souriant, lui dit que *yonder* n'est pas synonyme de : there (là), mais que *yonder*, c'est : entre ici et là. *Yonder* est qualifié par des linguistes d'être un mot « embrayeur ».

¹² Catherine Millot, *O Solitude*, *op. cit.*, p. 66.

le sachant à jamais précaire, et faisant de sa solitude un mal sans remède¹³.

Ce mouvement des choses lié au goût — embrayeur lorsqu'il se braque — fait que le sol manque, ou lorsqu'il se réajuste, « échoue » sur une seconde naissance.

De ce tunnel de deux ans, la sortie se fit d'un coup. Cette transformation aussi radicale que soudaine est une expérience inoubliable. C'est comme une seconde naissance, ou plus prosaïquement comme si l'on avait appuyé sur un commutateur électrique : on/off... Plus encore qu'avoir simplement retrouvé goût à la vie, j'accédais à quelque chose de tout à fait nouveau...¹⁴

Et puis de cette affaire de Frontières, de Nature et de Goût, il y a la trace... à savoir : L'ÉCRITURE.

Écrire, c'est toujours renouer avec le fond, avec le grand silence originel. Les phrases qui déjà s'écrivent dans ma tête font silence, et naissent du silence qui se fait¹⁵.

Vous nous permettez d'accéder au monde des frontières chez Barthes ; écriture/solitude/l'éternelle pulsion parlante (le saboteur interne) /la maladie d'enfance /la lecture /le deuil récalcitrant (il est forcément récalcitrant) : « Barthes sent parfois peser sur lui avec effroi “l'aile noire du non-écrire” ». Vous questionnez : « la solitude heureuse est-elle possible sans œuvre¹⁶ ? »

Barthes appelle « roman », l'écriture rêvée de la « Vita Nova ». « Roman » est le nom de l'« Absolu » littéraire auquel il entend se vouer. Il s'agit bien d'une écriture sacrée, car elle est appelée à prendre la place de tous les désirs (ces désirs que le deuil vient d'anéantir), à devenir le désir unique, le seul qui puisse renaître de la perte qu'il vient de subir. [...] La lettre, disait Lacan, vient à la place même d'où le désir s'est retiré¹⁷.

Au sortir de la solitude rêvée qui serait une solitude entourée comme une île est entourée d'eau. Vous témoignez très personnellement d'une solitude que vous qualifiez de « la plus délicieuse... » Ce n'est pas celle du désert ni celle de la cellule.

¹³ *Ibidem*, p. 148.

¹⁴ *Ibidem*, p. 54.

¹⁵ *Ibidem*, p. 11.

¹⁶ *Ibidem*, p. 98.

¹⁷ *Ibidem*, pp. 97-98.

Comme un enfant laissé à lui-même dans l'orbe de la présence d'un adulte qui vaque à ses occupations, quand j'écris, j'aime, moi aussi, rétablir cette solitude ancienne dans la proximité des autres, surtout s'ils sont eux-mêmes absorbés dans quelque activité silencieuse. C'est la solitude la plus délicieuse, la plus paisible que celle où l'autre est présent et ne vous demande rien¹⁸.

Reste le mystère de l'amour !

Mon grand-père m'avait un jour déclaré que, s'il revenait me visiter un jour après sa mort il ne faudrait pas que j'aie peur, car il ne me ferait aucun mal... je datais ces paroles de l'adolescence et je ne doutais pas de leur sens : c'était une déclaration d'amour, un amour assez fort pour que la mort ne puisse empêcher mon grand-père de revenir vers moi, un amour assez dénué d'ambivalence pour qu'il soit intimement sûr de m'épargner l'amertume des morts à l'égard des vivants et l'esprit de vengeance qu'on leur prête souvent. En somme, s'il y avait une chose dont je n'avais jamais douté, c'était de son amour. J'étais certaine qu'il n'avait à mon égard aucun sentiment négatif, qu'il m'aimait sans arrière-pensée et sans l'ombre d'une critique [...] Je ne peux m'empêcher de penser à la mère de Barthes... d'un amour pur en quelque sorte. Et si j'ai quelque idée d'un amour qui ne soit pas seulement un ravage, c'est à lui que je le dois¹⁹.

En guise de distraction, j'ai plaisir à vous lire cette première strophe du « Paresseux », poème de Marc-Antoine Girard de Saint-Amant. Cet auteur a aussi écrit le poème intitulé « La Solitude », mis en musique par Henry Purcell, qui a inspiré le titre de votre livre.

Le paresseux

*Accablé de paresse et de mélancolie,
Je rêve dans un lit où je suis fagoté,
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme un Don Quichotte en sa morne folie.*

Marc-Antoine Girard de Saint-Amant (1594-1661).

¹⁸ *Ibidem*, p. 110.

¹⁹ *Ibidem*, pp. 13-14.